E PIONNIER DU VERCORS

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS



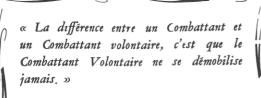
Saint-Jean et Les Berneries

- Nº 45 -- nouvelle serie

JANVIER 1984
TRIMESTRIEL

LA RÉSISTANCE A SAINT-JEAN-EN-ROYANS





Général KŒNIG.

Bulletin trimestriel de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors

Reconnue d'utilité publique par décret du 19 juillet 1952 (J.O. du 29-07-1952, page 7 695)

Siège Social : PONT-EN-ROYANS (Isère)

Siège administratif:

26, rue Claude-Genin, 38100 GRENOBLE Tél. (76) 54-44-95 - C.C.P. Grenoble 919-78 J



Eugène CHAVANT dit CLÉMENT 1894-1969

Chef Civil du Maquis du Vercors Compagnon de la Libération PRESIDENT-FONDATEUR

PRÉSIDENTS D'HONNEUR:

M. le Préfet,

Commissaire de la République de l'Isère

M. le Préfet,

Commissaire de la République de la Drôme

Général d'Armée

Marcel DESCOUR (C.R.)

Général de Corps d'Armée Alain LE RAY (C.R.)

Général de Corps d'Armée

Roland COSTA de BEAUREGARD (C.R.)

Eugène SAMUEL (Jacques)

Le Chef de Corps du 6° B.C.A.

VICE-PRÉSIDENT D'HONNEUR :

Paul BRISAC

PRÉSIDENTS NATIONAUX HONORAIRES :

Abel DEMEURE

Georges RAVINET

PRESIDENT NATIONAL:

Colonel Louis BOUCH!ER

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Albert DARIER

Les articles parus dans ce Bulletin sont la propriété du « PIONNIER DU VERCORS » et ne peuvent être reproduits sans autorisation.

LA RÉSISTANCE

A SAINT-JEAN-EN-ROYANS

PAR GILBERT FRANÇOIS

AVANT-PROPOS

Qu'en tel lieu, il advint telle chose, et que l'on s'en souvienne dans les temps lointains : ainsi l'ont voulu à Saint-Jean les Abbés Vincent et Morin.

L'histoire qu'ils nous présentent couvre les siècles qui nous ont amenés jusqu'à eux. Puis elle s'arrête avec eux. La lecture des lettres et chroniques nous conduit à constater que Saint-Jean, préservé d'abord par les forteresses de Saint-Nazaire et de Pont du XI° au XVII° siècle, puis demeuré par la suite en symbiose avec la quiétude de son environnement n'a jamais connu de très dramatiques événements.

Annibal a longé l'Isère sans incursion au-delà des premières collines royannaises. Les guerres de religion et la Révolution française sont passées par là sans trop de dommages, sauf incendies et pillages. Dans les relais nécessaires à la mémoire du pays, il convenait d'offrir à Saint-Jean et son canton cette nouvelle page de son histoire qui comptera parmi les plus remarquables.

L'apport des témoins encore vivants, la collecte par l'évocation de leurs souvenirs n'ont pas dispensé de la recherche dans les documents et la littérature également témoins de cette récente période.

On peut toujours se consoler d'en avoir tiré l'essentiel. Mais il faut rester conscient que tous les mérites ne sont pas mis en valeur et que manquent probablement de nombreux faits, de nombreux noms. Il n'est pas toujours facile, en ce domaine, de séparer « tout le grain de la paille », et moins facile encore d'exposer le tout en détail, sans le risque de tomber dans une excessive et douteuse abondance. Au moins, à travers les actions racontées, les lieux et dates cités, chaque lecteur témoin de l'époque pourra se rappeler, se situer, et transmettre ses souvenirs personnels aux jeunes générations qui le suivent.

LE ROYANS EN ETAT DE RESISTANCE

Lorsque l'on se penche sur les origines de la Résistance en France, on remarque que les mouvements provenaient d'initiatives très diverses : formations politiques, armée, groupements de caractère philosophique ou religieux, ou même de personnes apolitiques supportant mal que le pays soit occupé et brimé par une nation étrangère.

L'histoire de la Résistance nous apprend cette impérative nécessité, apparue dès 1941, d'unifier ces mouvements, par crainte de voir leur préoccupation de la place qu'ils devront ou pourront occuper après guerre l'emporter sur leur détermination première qui consiste à chasser l'occupant ennemi. Pour rendre à la France la liberté et son rang, il fallait d'abord vaincre l'envahisseur nazi en conjuguant nos forces. Ce fut la mission confiée à Jean Moulin par de Gaulle.

A Saint-Jean, il n'en fut guère autrement. C'est un concours de circonstances qui a fait que des hommes séparément engagés se rencontrent.

Dès 1941, un agent du Mouvement Libération vint contacter Benjamin Malossane qui adhère sans autre mission que celle consistant à distribuer sous le manteau une faible information clandestine. Une telle prise de position de notre « père Malo » n'étonnera aucun de ceux qui l'ont connu quand on lit sous sa plume : « la Résis-

tance était inscrite dans mon destin, ma règle de vie, mon opposition aux accords de Munich en 1938 », ou encore, parlant des premiers maquisards : « ils étaient de ceux qui avaient désapprouvé la politique de faiblesse des démocraties devant le nazisme et la politique de nonintervention en Espagne »; ou bien encore, quand on veut bien se souvenir qu'à la rentrée scolaire de 1940, il écrivit au tableau noir : « Vive l'Angleterre qui continue la lutte ». L'occasion ne lui sera plus donnée d'enseigner l'esprit de résistance, puisqu'en dépit des traditions du corps enseignant en vertu desquelles un maître termine toujours l'année scolaire commencée, B. Malossane a été mis à la retraite d'office le 26 décembre 1941, lendemain de son cinquante-cinquième anniversaire. Son adhésion de longue date au socialisme le situait bien à gauche de la S.F.I.O., ce qui l'autorisait à écrire encore, non pour justifier ses choix, mais parce que c'était le plus profond de sa pensée : « Parmi les premiers maquisards, ne vous étonnez pas, on comptait un nombre important d'antimilitaristes, pacifistes, internationalistes, qu'on qualifiait, à tort, d'antipatriotes. Pour eux, ces deux notions : « Patrie » et « Liberté » étaient inséparables. Cette France humiliée qui acceptait la défaite et la collaboration avec le nazisme qui opprimait les peuples, ce n'était plus leur patrie. »

A la suite de relations fortuites de temps de guerre, un officier de l'Armée des Alpes, le lieutenant Manghini, prenait contact à Saint-Jean avec Malossane pour organiser un réseau de résistance. L'affaire n'eut pas de suite : quelques incompatibilités, de caractère politique, peutêtre. L'action de Jean Moulin ne se faisait pas sentir encore, à ce niveau et si tôt.

Dans le même temps, c'est-à-dire en 1941, Constant Berthet, chirurgien-dentiste, entre au Mouvement Combat par relation avec son ami, le Docteur Ganimède, à Romans. Même mission : distribuer tracts et presse clandestine, quelques vagues idées pour le futur.

Autant la détermination de Malossane puisait ses sources dans les options politiques, autant Berthet demeurait étranger à ces doctrines. Si tant est que c'est rester sage que de rester soumis, la sagesse eût dû l'emporter chez ce fils de magistrat, s'il n'avait hérité d'un tempérament bouillant, généreux, ajouté à un solide bon sens patriotique. Constant Berthet, installé à Saint-Jean depuis un an dans son cabinet dentaire, connaît peu de monde, mais il s'est lié avec un sympathique voisin, Zozo Ollat, qu'il engage en Résistance. En Résistance, comme en Religion, car la fidélité de Zozo à cet engagement d'amitié est d'autant plus remarquable que, connaissant ses sympathies pour le parti communiste, il eût été logique de le trouver un jour combattant F.T.P.F.

A cette époque, et encore plus à ce niveau, les Mouvements de Résistance s'ignorent plus qu'ils ne se concurrencent. Chacun cherche à étendre son action, lorsque Berthet demande à Zozo s'il ne connaîtrait pas quelqu'un à Saint-Jean susceptible de se joindre à eux. Ce dernier, spontanément, dit : « Malossane, et il amènera du monde. »

Contact est vite pris et fin 1941, la Résistance à Saint-Jean était unifiée sous la bannière de Combat, après que Malossane eût pris contact avec d'autres responsables : Fernand Bouchier, Combe à Valence, Triboulet, Blanchard à Romans.

Et, toujours dans le même temps à Grenoble, sous la direction du D^r Martin, ancien Maire, révoqué par Vichy, se reconstituait le parti socialiste S.F.I.O. avec Aimé Pupin et Chavant. L'idée première consistait à distribuer le journal « Le Populaire » réédité clandestinement. En juillet 1942, le Chef national du Mouvement « Franc-Tireur », J.-C. Lévy, établissant contact à Grenoble, obtenait l'adhésion de l'équipe socialiste qui, ainsi, passait à la résistance active. Berthet et Malossane, côté Drôme, ignoraient probablement alors ce qui s'organisait à Grenoble, mais les événements allaient précipiter les choses, et vite rapprocher les frères en politique... et les autres.

« Janvier 1943. Une réunion provoquée par Ravalec (D^r Samuel, alias Jacques, alias Ernest) me met en contact à Saint-Jean-en-Royans avec tous les résistants de la Drôme qui sont conquis par nos projets, et se joignent à nous. Berthet, Malossane, passent à Franc-Tireur. » (Notes de Pupin, alias Mathieu).

La circonstance veut que Pupin (responsable de Franc-Tireur à Grenoble) soit lié d'amitié d'enfance avec Pierre Brunet, garagiste à Pont-en-Royans. Déjà, la relève ordonnée par Pétain obligeant des travailleurs français à partir en Allemagne pour aider aux industries de guerre, le premier devoir de la Résistance s'imposait derechef : il s'agissait de faire échec à la relève en camouflant les réfractaires. On a commencé par un groupe de cheminots de Grenoble, et le camp d'Ambel, le C. 1, s'organisait, sous couvert d'une exploitation forestière, pour plus de sécurité.



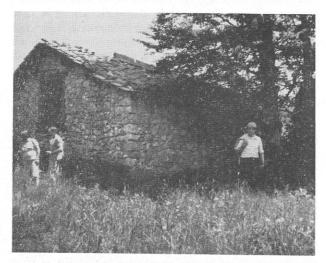
Monument d'Ambel.

« Mon ami Bourdeau (alias Fayard), directeur de l'entreprise forestière d'Ambel m'est présenté par Ravalec et Victor Huillier » (notes de Pupin), et Simon Samuel prend la responsabilité du camp. Le cheminement depuis Grenoble passe par plusieurs relais dans lesquels on trouve hébergement, nourriture et directives. Citons, suivant l'itinéraire : Huillier, des autocars de Villard-de-Lans, Louis Brun, Fernand Bellier, Ferlin, François, Michel à Pont, Gabayet à Saint-Jean, Béguin à Bouvante. A chaque étape, les responsables rencontraient les recrues qui devaient, dans les camps, constituer plus tard le fer de lance de l'organisation. La liaison entre Grenoble et Saint-Jean était ainsi établie pour constituer un réseau sous la bannière de Franc-Tireur. Chaque maquisard disposait d'une identité parfaitement et faussement établie, et d'une carte d'alimentation que Lili Vergier honorait clandestinement en mairie.

Malossane, dans cet art, était découvert un peu tardivement, puisque c'est seulement le 26 avril 1944 que le Juge d'Instruction Dupré « ordonne à tous les agents de la force publique d'arrêter et de conduire à la maison d'arrêt de Valence le nommé Malossane Benjamin, inculpé de fabrication de fausses cartes d'identité ». Berthet assurait les missions à Ambel pour remettre ces cartes, identifier comme il convenait les travailleurs. A ces tâches s'ajoutaient celles de collecter les cartes d'alimentation, les tickets, les vivres, puis de les acheminer.

A la relève des prisonniers de guerre, insuffisante aux besoins de l'industrie allemande, succéda le Service du Travail Obligatoire, le S.T.O. de funeste mémoire, funeste surtout pour l'ennemi, puisqu'il eut pour effet secondaire d'accélérer le recrutement dans la Résistance sans compter les actes de sabotage dans le travail de ceux partis contre leur gré. L'afflux des réfractaires s'est fait très vite sentir à Saint-Jean. Malossane en recevait cinq ou six en février, mars 1943, qu'il a fallu caser à Laragnole en attendant que les fonds remis par Pupin, en provenance d'Yves Farge, permettent d'envisager la création d'un camp. Son responsable en ravitaillement et liaison était trouvé en la personne d'Auguste Raison, le « Niocle ». Le premier réfractaire S.T.O. saint-jeannais (signataire de ces lignes) s'annonçait début mars. Après un départ très officiel pour donner le change, il rejoignait Vassieux où il était accueilli par Giroud.

Le lendemain, l'infatigable Fabien Rey, de La Chapelle, alias Marseille, les conduisait vers le col de Lachau dans une bergerie retirée dans les bois et dans laquelle devra s'établir le camp, qui sera le sixième du Vercors.



La cabane de Vaulneyre qui abrita le C. 6.

Les activités alors animent vite le réseau et ses hommes, par un enchaînement irréversible que créent les besoins de survivre, de bouger, de se battre. On transfère les hommes planqués de Laragnole à Vassieux avec la complicité des cars Perriat.

« Au départ, les paquets sont vite faits. Nous mettons les pistolets dans nos poches (sauf le 1871 trop encombrant), plions les arquebuses dans nos couvertures et nous voici bientôt sur le car avec nos impedimenta. La montée des Grands Goulets nous paraît formidable et l'« Insecte » se demande si nous ne montons pas au ciel. En escaladant le col, nous grognons tant il fait noir, butons les racines et les cailloux, nous étalons avec des kyrielles de jurons, dans un fracas de vaisselle et de ferblanterie. » (Paul Adam).

On réunit des sizaines appelées Compagnies Civiles. Berthet, Zozo, constituent le Groupe Franc (G.F.) Royans-Vercors, avec l'active collaboration de Loulou Bouchier et Jean Veyrat (alias Raymond), du G.F. de Romans. Un comité de soutien et d'administration du C. 6 tient ses assises au café Juge avec Dreveton, Gabayet, Marcel et Georges Testoud, Planet. Les actions conjuguées des uns et des autres procurent aux camps, et aux frais de l'occupant, vivres, chaussures, couvertures, tabac, vin et armes.

La Résistance prend corps à Saint-Jean comme ailleurs. Elle contraint à se dévoiler chaque jour un peu plus pour trouver de l'argent, des vivres, des complicités. Suzanne et la Maison Saralier de Romans remettent des cageots de vivres au car Perriat ; d'autres transitent par Lente grâce aux transports de bois, de même que par les mêmes moyens transitent les hommes après un stage chez Pichette qui les gardait en pension. Là, les responsables viennent les connaître et découvrir leurs véritables intentions. C'est un travail psychologique bien fait, puisqu'aucun traître ne s'est jamais infiltré par la filière de Saint-Jean.

Date importante, sinon historique : 15 mai 1943. Le Général Delestraint (Vidal, arrêté le 9 juin, déporté puis assassiné par les Allemands), délégué militaire du Général de Gaulle en France auprès de Jean Moulin, séjourne quarante-huit heures dans le Vercors, notamment à Rencurel où il rencontre les responsables du secteur. A partir de là se situe l'unification des Mouvements de Résistance : Franc-Tireur, Combat, O.R.A., Libération, sous la seule appellation Vercors. Un commandement militaire unique et un commandement civil unique président conjointement à la réalisation du Plan Montagnard.

C'est alors que l'ennemi commence à frapper. Une incursion des Italiens chez Pupin à Grenoble, absent de chez lui parce qu'accompagnant Yves Farge en mission dans le Vercors, l'arrestation d'une douzaine de ses collaborateurs, freinent le ronronnement de l'activité clandestine. Néanmoins, le calme revenu, tous les camps s'organisent : le C. 1 à Ambel, le C. 2 à Corrençon, le Camp-Ecole (Chef Robert) à Méaudre, le C. 4 à Cornouze, le C. 5 à Rousset, le C. 6...

Puis, à la suite d'une opération manquée à Mens, les Italiens arrêtent Pupin, le D^r Martin et, parmi d'autres, Victor Huillier, Charlier, percepteur à Villard-de-Lans, Simon Samuel.

Mais revenons à Saint-Jean, où le calme règne encore, avec des activités toujours centrées sur le C. 1, mais aussi sur le C. 6 qui, dès le mois de mai a fait le plein d'une bonne trentaine, effectif retenu pour faciliter la mobilité du camp. La clairière de Vaulneyre, par une belle journée d'été, a vu cette trentaine d'hommes groupée autour d'un



Malossanne au milieu des hommes du C. 6. Au pied du mât, 14 juillet 1943.

drapeau accroché à un mât de fortune planté là, s'engager dans la lutte jusqu'à bouter l'occupant hors de France. Charles François, Gilbert François auront vécu jusqu'à leur terme les combats des Vosges et d'Alsace, Jules Petiloy, Maurice Mouton (la Brute), Louis Saralier y étaient gravement atteints dans leur chair, Marcel Guillermoz (notre ami Ficelle) y laissait la vie.

L'initiative du commandement revenant à l'Armée secrète du Vercors, le nouvel état-major envoie au C. 6 un chef dit lieutenant Michel, puis un instructeur dit Grange, chef du C. 4, déjà rompu aux exercices physiques et militaires, sachant payer de sa personne, et qui prend vite de l'ascendant sur tous par son exemple et sa droiture. Plus tard, la décision commune des engagés volontaires s'exprimera pour le choisir et l'imposer comme chef définitif.



Un groupe du C. 6.

A Ambel, la société propriétaire de l'exploitation à laquelle adhèrent des résistants se voit contrainte de céder l'affaire aux Allemands pour satisfaire leur grand besoin de bois. Le tour de force pour ne pas se dévoiler consiste à accepter et demeurer sur place, à organiser la Résistance à la barbe d'un colonel Allemand, le colonel Nölle, qui ne comprend pas pourquoi le câble est de si mauvaise qualité et se rompt si souvent, pourquoi les convois sont si fréquemment en panne. Il ne comprend pas mieux que le fil électrique accroché aux arbres qui mène le courant à Ambel est un moyen d'alarme par trois arrêts brefs et consécutifs du courant. Nini Eynard dans son café des Broues entretient un véritable P.C. avec relais chez Béguin à Bouvante-le-Bas et la petite résidence de Juge à Bouvante-le-Haut.

Puis survient le premier drame, à Vassieux, avec ses morts, les premiers du Vercors, son incendie, le premier aussi. Un groupe de soldats italiens en déroute, mais porteurs de fusils, de grenades et de munitions, passant par la forêt de Lente, est repéré au col de Lachau. Après échec de tractations pourtant suivies pendant des heures avec abondance de loquacité, un coup de main est décidé à la satisfaction de tous. Tel l'enfant grec, nos maquisards sont tentés par « la poudre et les balles ».

Les Italiens se défendent autrement qu'on ne s'y attendait dans la nuit du 13 septembre. André Reynouard (Globule) et Roger Mayniard (Mickey) grièvement blessés, meurent au cours de leur transfert à l'hôpital de Romans vers 2 heures du matin, après que le téméraire Tony Chirouze les eut tirés du brasier dans lequel ils seraient restés.

Les premiers soins sont donnés sur les tables du restaurant Allard où opère le D^r Guérin, de La Chapelle, et où patientent bienveillamment le chef Célerien et le gendarme Billard qui ne préviendront les autorités à Valence qu'au petit matin. Six blessés doivent être évacués en pleine nuit à l'aide d'un car Perriat, et vers Saint-Jean, bien sûr, base de l'organisation civile du camp, Saint-Jean où personne n'est au courant.

Dusserre (Berlingot) et François sont déposés dans la famille de celui-ci, avenue du Vercors, une heure avant que ne passent devant la maison les voitures de policiers et de milice en route pour enquêter à Vassieux. Le D' Guillat garde chez lui Wéber (Michel) et Picard, place Mestre (l'Escargot) et Vignon (Supille) chez Denise Faucher, correspondante de la Croix-Rouge.

Malossane et Berthet assistent aux obsèques des morts, rendent visite aux blessés, organisent les secours et récupèrent le camp à la Rochette.

Mais, cinq jours après, une estafette accoste Malossane sur la place, lui remet un pli et disparaît : « Menacés par Gestapo : Malossane, Berthet, Teston, Morel ». Il faut s'éclipser et errer pour trouver le gîte et le couvert dans des maisons amies : Léon Bouchier à La Motte, Ferdinand Bourron à Oriol, Henri Martin, Jules Anthelme à Rochechinard, Tézier à Oriol, Armand à Tamée. Mais, malencontreusement revenu à Saint-Jean pour passer la nuit du 10 octobre, Berthet est cueilli chez lui au matin du 11, Morel est aussi emmené, mais par erreur, victime d'une vengeance personnelle du dénonciateur qui l'a avoué par la suite, après son arrestation.

Ils connaissent la douloureuse détention et les interrogatoires sous tortures du 28 cours Berriat, dans une cellule de 2,50 m sur 1,75 m environ, qu'ils partagent à partir du 27 novembre avec Estadès, un résistant grenoblois, et le D^r Valois, chef des Mouvements unis de Résistance de Grenoble. Ils assistent, impuissants, à la mort du héros dauphinois dans la nuit du 29. On sait que le D^r Valois a préféré se donner la mort en s'ouvrant les veines plutôt que de subir un nouvel interrogatoire.

et se rendaient à St Nazaire tous les saredis matins nour y rencontrer l'officier allemand amand d'... Les entrevues avaient lieu chez le lequel était parfaitement au courant de ce qui se passait. Le but de ces rencontres e était de fournir des renseignements sur les mouvements de resistance de la région.

AMRESPATIONS A ST JEAN et ses deux cousines passent la journée du samedi à St Jean et en compagnie de et ses deux cousines passent la journée du samedi à St Jean et en compagnie de et ses deux nousines passent la journée du samedi à St Jean et en compagnie de l'est partie le samedi soir à Grenoble pour preparer l'expedition. Ils repartent tous les trois le samedi soir à Grenoble pour preparer l'expedition en compagnie de l'officier allemand amant d'...

Les cambrades Berthet et Norel sont arrêtes le lendemain. —

participait à l'expedition. Responselle.

Extrait-d'inherrogatoire de mélicien (5 janver 1944)

Le 13 décembre, Constant Berthet, relâché après avoir perdu 17 kg, gagne la Savoie pour se refaire une santé. Rejoint par ses fidèles Zozo et Charipe, ils ne tardent pas à reprendre du service en Groupe Franc dans la région d'Aiguebelle et du Bourget du Lac.

Entre temps, Albert Allard, ancien boulanger à Saint-Jean, tenant boulangerie à Grenoble, cours Berriat, est lâchement assassiné devant son magasin. Yvonne Berthet y fait escale souvent, dans ses tentatives auprès de la Gestapo pour voir son époux. Cette angoissante absence la conforte dans le soutien qu'elle apporte à la Résistance par ses activités d'accueil, de liaison, ne se contentant plus d'aider, mais se substituant véritablement à l'action de Molaire.

André Doucin, pharmacien à Saint-Nazaire, lieutenant de réserve, met son village en état de résistance, bien conscient du verrou stratégique dont il assure la responsabilité. Jean Feroul dirige un groupe de parachutage qui reçoit dans la nuit du 6 janvier 1944 des messagers de Londres, le lieutenant Jean-Pierre, des fusiliers Air-Born Michigan, le capitaine Thackthwaite, dit Procureur de l'Armée britannique. Louis Feroul, directeur d'école, est cueilli par la milice alors qu'il part pour aider au camouflage d'armes dans un caveau du cimetière. Procureur et Jean-Pierre rendront visite au C. 1 un peu plus tard, à bord d'une « puissante limousine portant à l'avant, à côté du fanion tricolore, un autre aux couleurs de l'Union Jack et un troisième frappé des bandes et des étoiles. » (Stephen).

Décapitée à l'automne, la résistance royannaise fait front au mieux malgré les rigueurs de l'hiver. Les rescapés du C. 6, un temps désemparés, sans soutien, errent pendant les mauvais jours dans les gorges de Léoncel entre Maniguet, La Chèvrerie, Les Riverottes. Le père François fait livrer des kilos de pain, et sans beaucoup de tickets, pour une équipe de bûcherons inexistante, par une boulangère assez complice pour ne jamais poser de questions. Reprenant les affaires en main, l'A.S. Vercors récupère en janvier les restes du C. 6 et du C. 8 pour former le C. 11, cantonné à l'Esparron dans un ancien monastère.

L'ensemble des chefs civils et militaires du Vercors avait désigné Malossane pour siéger à l'Assemblée Consultative d'Alger et y représenter le Vercors. Hélas, les renseignements et les délais de transmission par les voies secrètes n'ont pas permis de retrouver au jour J l'homme traqué, en perpétuels déplacements, remplacé à la dernière minute par Claudius Petit (devenu ensuite Ministre). L'avion venant d'Alger, repartant de la région lyonnaise, prend aussi à son bord le Général de Lattre de Tassigny.

« Nous avons visité Marrakech. » Tel est le message attendu de Londres annonçant le premier parachutage sur le plateau d'Herbounouze. Le C. 1 et beaucoup de monde du secteur participent au balisage et à la cueillette.

Le Groupe Franc multiplie ses interventions, qu'on ne peut prétendre citer toutes. Mais on sait que le meunier Teston prévient des départs de blé et de farine à destination de la Wermacht, de telle sorte que les camions attaqués à la Molière reviennent par la route de Saint-Thomas à Saint-Laurent. Un épicier camoufle un stock de vivres à Rochefort-Samson. On va le lui enlever.

Je vous informe qu'à dater de ce jour vous êtes maîtres et juges dans vos camps respectifs. Il est donc inutile d'en référer à MREAT ou à moi pour toites les choses relatives à la vie intérioure du Camp.

Les Chefs-de-Camps-Instructeurs sont entièrement sous vos ordres, seuf pour ce qui est de l'instruction spécifiquement militaire dont les directives leur sont do mées par le lieutement-instructeur FORMEQUE.

Je vous demande à tous de m'envoyer à chaque début de semmine, c'est à dire le lundi ou le hardi un rapport détaillé sur les évènements du camp pendant les huit jours écoulés. Je choisis ces jours car je pense que vous prendrez tous le dimanche pour faire une teurnéme hebdommedaire dans vos camps.

Je vous renouvelle d'uvoir à m'adresser au plus tôt la liste nominative des membres de vos camps y compris les chefs. Cette liste devra comporter : NOM et prénom ; âge ; profession ; grade ; adresse personnelle ; arme où l'homme a servi ; spécialité dans l'arme adresse de la famille à prévenir en cas d'ascident ; munéro des hommes dans les camps (Cl de l à 100 ; Cr de 100 à 200 ; C3 de 200 à NOO, etc...)

Informez vos hommes qu'à dater de ce jour, tout départ ou toute absence du camp sans l'ordre formel et écrit du Chef-délégué seront punis de mort sans appel.

Je vous renouvelle les consignes suivantes :

départ ou toute absence du camp sans l'ordre formel et écrit du Chef-délégué seront punis de mort sans appel.

Je vous renouvelle les consignes suivantes :

1º/ Création de postes de garde, jour et muit ; les lisux seront choisis par vous : voies d'accès pu points surplombant la vallée ;

2º/ Attitude à prendre en cas de survol d'avions visibles ou nem : ne pas se montrer si l'on est à couvert ; ne plus bouger si l'on est à découvert ; en sucun cas ne faire des signes à ces avions même si l'on suppasse que ce sont des emis ;

3º/ Arraischner toute personne étrangère au Camp, horme ou femme. En fafferer au Chef-délégué qui fere une première enquête ; si cette première enquête ne justifie pas la présence de cette personne dans les environs du camp, le chef-délégué m'en réfèrera par la voie du Chef-régional ERMEST.;

4º/ Le recrutement devant reprendre sous peu, les Chefs-délégués ne devront recevoir que des gens qui leur seront amenés par des convoyeurs connus;

5º/ Je vous confirme que toute discussion religieuse ou pâlitique doit être bamie des camps, étant donné que toutes les confessions et toutes les idées sont acceptées dans les camps;

8º/ Rappelez à vos hormes qu'ils vivent dans nos camps sans commaître les restrictions que subissent leurs

familles, sans commaître les dangers encourus par loca-les smis qui s'occupent d'eux; que déjà noabreux sont cenx qui ont payé de leur liberté leur dévouement pour eux; que d'autres la risquent ensore journellement; que d'autres y risquent sussi leur vie. C'est donc gour tous ces faits réunis que seus leur demandons de bien vouloir se plier à la dissipline des camps et de répen-dre à notre désir qui est de faire d'eux les soldats de la Libératien;

7°/ Même lorsque veus seres en possession d'ermes d'instruction, l'ordre formel et cas d'elerte visant les Camps, est le repli. J'espère que teus les ésage ent déjà organisé correpti le plan-repide possible et qu'ils ont déjà trouvé les lieux en ils doivent se replier.

C'est en observant strictement toutes les consignes di-dessus que nous marons des camps modèles, courant le minimum de risques.

Personnellement, je ébmpte sur la bonne velonté des Hemmes, des Chefs et des Chefs-délégués pour que tout marche bien et que neus n'ayions plus aucan ennui provoqué par le mauvais fénctionnement des camps.

A tous je demande de la compréhension et de la patience, car notre heure n'est pas encore venue, horaques de d'alleure, car noue ne souvies pas encore en état d'être un secours pour nos frères de la Francombattante et pour nos Alliés.

Cette note devra être communiquée à tous les membres des camps.

Le 10 avril 1943

Composit comment of a soften and the sound of the sound o

On lit dans les notes relevées par une Saint-Jeannaise: « 10 janvier 1944, exécution de l'adjudant de gendarmerie Arnaud sur la place du Champ-de-Mars. » (On savait par les résistants de Saint-Ismier, d'où il venait, que, tout acquis à la cause allemande, il était dangereux pour le maquis.)

17 janvier. Coup de main dans l'infirmerie des Chantiers de Jeunesse. Les « jeunes » ont tout pris et tout emporté.

Mardi 18 janvier. Nouveau coup de main sur les Chantiers de Jeunesse. Les « camouflés » ont emporté les autos qui se trouvaient dans le garage en face de la perception.

Mercredi 19 janvier. Coup de main sur les effets des Chantiers. 400 toiles de tentes, 200 blousons de cuir et du tissu ont disparu. Personne n'a rien entendu.

Jeudi 20 janvier. Les mulets des Chantiers de Jeunesse ont disparu dans la nuit, ainsi que tout le matériel de la cordonnerie. Le même jour, une auto d'officiers allemands a été attaquée dans les Goulets.

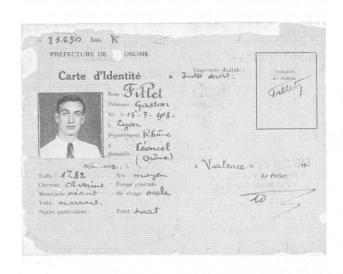
Vendredi 21 janvier. Nous avons à Saint-Jean la police à Pétain.

Le matériel d'infirmerie, remis à la Croix-Rouge, reste camouflé sous la responsabilité de Valette, son délégué, et constituera, avec celui envoyé de Valence, la première dotation de l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors.

Le G.F. est mobilisé le lundi de Pâques pour un très important parachutage d'armes, de matériel et d'argent qui a lieu dans la campagne d'Eymeux. La cache choisie se situe sous la voûte du canal de la Lyonne à la Bourne, vers sa traversée de la route de Saint-Thomas à Saint-Laurent.

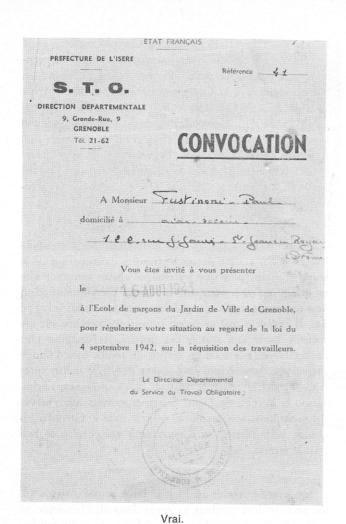
L'ennemi sent l'emprise insidieuse de la Résistance, il sent fort bien que la population est gagnée de sympathie. Certes, à Saint-Jean pas plus qu'ailleurs, on ne descend dans la rue en protestations, mais la complicité du silence, le soutien moral et matériel sont acquis aux résistants. Alors, il faut réagir, et c'est avril 1944. La Résistance, alertée assez tôt par ses observateurs à Valence et à Grenoble, déplace ses camps. C'est ainsi que Musan voit s'installer le camp Bourgeois à la bergerie Vignon. La milice envahit le Royans et le Vercors. Un coup de téléphone parti de Saint-Nazaire, transité par la postière de Saint-Jean, parvient à temps pour alerter le C. 1. Il n'empêche que les G.M.R., environ un millier d'hommes, des Français, se répandent sur Ambel, non sans avoir réquisitionné les gardes forestiers qu'ils placent devant eux comme guides, incendient la ferme, saccagent les baraquements, mais respectent le matériel de l'exploitation appartenant aux Allemands. Les troupes ennemies découvrent, après dénonciation, la bergerie Vignon. Ils y arrivent trop tard : Bourgeois et ses hommes en sont partis. Le traître d'Agostini avec sa milice, commande l'opération de nettoyage

qui dure dix jours. A Vassieux, il fait fusiller, avec d'autres, Doucin, de Saint-Nazaire, après lui avoir fait subir un interrogatoire en l'asseyant de force sur un poêle chauffé au rouge; il fait arrêter Giroud qui sera torturé à Montluc; il érige une cour martiale pour condamner



à mort par contumace Malossane, Gilbert François. Zozo est arrêté chez lui, Locati est arrêté à Tamée. Retenus prisonniers à La Chapelle pendant huit jours avec les gendarmes de Saint-Jean, de Pont, de La Chapelle. Prisonniers pour intelligence avec le maquis, ils subissent les interrogatoires de d'Agostini, de ses sbires et de ses égéries. Tous maquisards dénoncés et connus de la police à Darnand sont activement recherchés. Ne s'agit-il pas de « dangereux terroristes » ? Tony Chirouze est déporté à Dachau.





CARTE D'IDENTITÉ DE CITOYEN FRANÇAIS рното Nom: - Charipe $40 \times 40^{\,\mathrm{m/m}}$ Prénoms: Louis Fouis Profession Fagolier Se le 26 Juin 1917 à Valence à Valence Département: Drôme Domiette: 2 Rue du Hâ-thê Valence (Prême) 13 FRANCS Signalement Taille: 1m68 Nez: Ordinaire Cheveux : Blonds Forme générals du visage : allangé Moustache: 11 Yeux : Marino Teint : Clair Signes particuliers Empreinte Digitale 27 FEVA 1943 DHOME

DÉPARTEMENT d Drome

COMMUNE & Valaren

Faux.

Malossane, suivi à la trace par un ennemi aux aguets partout, participe aux travaux du Comité de Libération de la Drôme, à Résistance Unie, sans cesser ses déplacements maintenant dans la région de Romans.

Au paroxysme et à la fin de l'état de Résistance, on notera encore que, le 5 juin, les Allemands, au cours d'une incursion à Saint-Jean, provoquée, sinon téléguidée, surprennent au Pont de Pierre une équipe de maquisards occupée au dépannage de leur véhicule. Trois sont arrêtés : l'un d'eux, Roger Bourret, est déporté à Lyon pour être fusillé au fort de Montluc, un autre est libéré. Le soir même, et en conséquence de cette opération, une première arrestation de collaborateurs précédera celles qui seront opérées le lendemain 6 juin, premier jour de la République retrouvée en Vercors.

LE ROYANS EN ETAT DE GUERRE



Enfin, le jour J tant attendu apporte avec lui l'enthousiasme d'un pays qui va se libérer, mais aussi le cortège des dures épreuves que le Vercors et le Royans auront à subir. Ces événements, qui glorieux, qui tragiques, abondent dans la littérature publiée sur la période juin-août 1944. Saint-Jean et ses environs y ont pris leur part, bien modeste si l'on veut la situer par rapport à l'ensemble, mais digne d'être localisée, cependant, pour l'intérêt que chacun porte à l'histoire de son village.

La République est proclamée par Yves Farge dans la forteresse naturelle qu'est le Vercors, telle que l'avait prévue le Plan Montagnard. Le Royans n'en est pas exclu puisque, à priori, il en constitue un glacis inévitablement exposé aux premiers coups. Nous dirons plus loin pourquoi il n'en fut pas stratégiquement ainsi.

Dès le 6 juin, journée d'effervescence, dans l'euphorie d'une libération — un peu prématurée, disons-le — la mobilisation appelle tous les hommes à rejoindre les formations du maquis. Le C. 1, devenu Compagnie Fayard, prend position aux Berneries et barre l'accès du Vercors par la forêt de Lente. Il s'enfle de centaines de recrues, dont la plupart viennent du canton, et de Romans. Les

anciens du C. 6 sentimentalement attachés à Saint-Jean, bien sûr, ne le sont pas moins à leur camp, devenu le C. 11, et à leur « Vieux », le capitaine Grange, désigné pour tenir les positions du col du Rousset. De la même manière, le plateau est bouclé en trois ou quatre jours, depuis Saint-Nizier jusqu'à Die par les Pas de l'Est, les gorges de la Bourne et les Goulets. Les unités militaires

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ . Nº ISI

COMITÉ DE LIBÉRATION NATIONALE DU VERCORS 40

Hous , Commisseire tigionel de le tipublique : En vertu des pouvoirs qui nous sont confiris ;

Tu le loi du 11 Juillet 1939 our l'organisation de la Mation en temps de guerrel notamment l'erticle 14;

Considér nt que certains treveux d'utilité militeire ou civile pauvent présenter un caractère d'extrème urgence;

ARRETONS

rt ler - Tous les houses vilées êpin de plus de 18 ans et de moins Ge 40 ans, de quelque nation lité que ce soit, qui n'ont pes feit l'objet d'un errôlement allitire, risitent dens le 20ne libirée, sont requis pour l'exécution de treveux alliteires ou civils urrents.

Art. 2 - Les convocations se feront pir publications verbeles ou effiches. Elles indiqueront les classes d'éges appelées, le lieu et l'haure du ressemblement ainsi quo les trev ux enfectuer.

Art. 3 - Les male des devront justifier leur absence par un certificet médicel. Une contre-visite pourre être orzonnie.

Art. 4 - Quiconque n'eurs pas d'éfé aux mesures ordonnées sere pissible des senctions prévues par l'article 31 ce le lui du l1 Juillet 1938.

Feit à DIE, le 14 Juillet 1944 Le Commisseire Région lde le République: signé : GREGUIRE

En communication à: Hr. 40 Vica-Président du S.I.N. (2009 Sud & halottone (North

Le I5 Juillet 1944 Le Frésident du Comitéy de Libération Mle du Vergors:

E. Elinent

CIRCULATION DE NUIT

DECISION DU COMMANDANT DU PLATEAU

Afin d'exercer un contrôle de nuit éfficace la circulation est interdite aux civils de II heures du soir à 5 heures du matin. Les militaires devant circuler seront munis d'un ordre de mission et d'une autorisation de circuler.

Une autorisation permanente pourra être délivrée à ceux que les nécessités du service obligent à se déplacer à toute heure.

MM. CLEMENT et MALOSSANE sont habilités pour en délivrer au personnel dépendant de leurs

services.

VERCORS, le 27 Juin 1944

Le Commandant du Plateau

TLASTE DE BAST AL MALOSSANE

Prohits

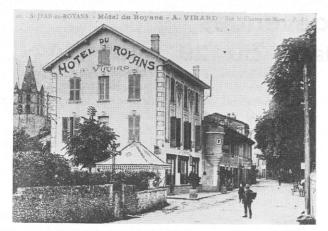
reconstituent le 11e Régiment de Cuirassiers, le 6e et le 14° B.C.A. En ces quelques jours, les responsables prennent leur place : Constant Berthet, de retour, prend un commandement à la Compagnie Fayard; Zozo, Charipe vont au P.C. de Chavant, Valette et la Croix-Rouge gagnent l'hôpital de Saint-Martin, Malossane enfin assume la lourde responsabilité de chef civil de la zone sud. L'équipe civile, autour de Dreveton, Gabayet, Marcel Planet, sont le soutien logistique de la Compagnie Fayard avec relais permanent au café Eynard, et P.C. chez Ferdinand Bourron.

L'ennemi ne supporte pas la présence de cet abcès fixé en plein arrière de ses dispositifs d'occupation. Il le craint d'autant plus que les troupes alliées avancent vite en Italie, qu'elles occupent la Corse. L'éventualité d'un débarquement sur la côte méditerranéenne ne lui échappe pas. Il apprécie mal ce qu'est cette force perchée sur ces rochers, tapie aux sorties des gorges. Il l'imagine plus redoutable qu'elle n'est en réalité, du moins dans l'immédiat. Pour la réduire, il dispose de deux échancrures d'accès dans le relief, le plateau de Saint-Nizier, l'Echarasson et la forêt de Lente. Ses casernements, ses réserves de munitions, son artillerie, se trouvant à Grenoble, il choisit Saint-Nizier où il contrôle à vue, depuis le bas, tout le terrain.

Son premier assaut du 13 juin est repoussé, mais le 15, au prix de durs combats au cours desquels l'héroïsme ne suffit plus à contenir la supériorité écrasante du nombre et des armes, ses troupes s'arrêtent et occupent Saint-Nizier, pour faire ultérieurement, vers fin juin, une brève incursion à Villard-de-Lans.

Pour frapper un coup plus déterminant, il faut démoraliser et, pour ce faire, comme à Pont et à Saint-Nazaire, atteindre les populations civiles par bombardements. Le 29 juin, la maison Emile Testoud, à la cime du bourg, est détruite, un cratère est ouvert dans le champ de l'hospice, sans victime. Une autre bombe, Grande-Rue, démolit une partie du quartier où sont tuées Marie-Louise Rouget, sa petite-fille Nicole Thuet et Georgette Calvi. Une autre enfin anéantit l'hôtel Virard où séjournent malencontreusement des artistes dramatiques qui y trouvent la mort; Marcel Brun est cloué au sol par les balles des chasseurs allemands venus s'ajouter à la ronde infernale.

Il en faut bien sûr davantage pour abattre le moral qu'entretient le sentiment d'une victoire proche. Marie-Thérèse Lara, postière, apporte un concours précieux en recueillant à son central téléphonique les renseignements qu'elle communique. La logique veut que l'on se dispense d'un coup de main pour se procurer de l'argent au bureau de poste, projet d'un groupe F.T.P.F. cantonné à Musan. Les pourparlers pour éviter l'opération semblent bien avoir créé et envenimé le conflit au-delà du raisonnable. Quoiqu'il en soit, les groupes s'affrontent les 26 et 27 juin au Champ de Mars, les armes à la main. Il en coûte cinq morts. Regrettable bavure dont on ne saurait imputer la faute à qui que ce soit du reste, ou bien seulement à l'agitation des esprits enfiévrés par les circonstances exceptionnelles des événements.



Avant...

Bombardement du 29 Juin





...Après

Défilés, prises d'armes, cérémonies marquent la Fête nationale à Die, La Chapelle, Saint-Martin. Nos volontaires sont là comme à Valmy, l'enthousiasme est le même : la Bastille, c'est le pouvoir nazi solidement implanté, bâillonnant la liberté à reconquérir, portant avec lui une nouvelle forme de féodalité et de privilèges à abattre. Célébrer le 14 Juillet, est-ce un défi?

Le ciel de Vassieux s'illumine d'un splendide et grandiose parachutage bleu blanc rouge, puis se noircit aussitôt de la chasse allemande venue de Chabeuil. A Gaudissart, on procède à une cérémonie militaire face au fanion brodé par les sœurs de la Providence de Saint-Laurent avec, malgré les inégalités du terrain, un défilé de deux Compagnies Fayard en présence de Jacques (ex-Ravalec).

Et, pour ternir ici aussi la fête retrouvée, l'aviation allemande lâche des paniers de grenades explosives qui incendient l'usine de Léon Brun, un champ de blé mûr à proximité. A Bouvante, un autre panier de grenades ajoute Jeanne Idelon à la liste des victimes civiles et sa sœur blessée est évacuée à l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors. Saint-Nazaire, qui avait aussi souffert des bombardements du 29 juin, se voit arrosé à nouveau par la mitraille venue du ciel, quelques avions de retour de Vassieux et rentrant à Chabeuil se débarrassent de leurs restes.

Les maisons qui sont devenues la place du 29 juin 1944...



Saint-Jean-en-Royans avant le bombardement.





Saint-Nazaire-en-Royans après le bombardement

Ainsi, nous vivons un 14 Juillet annonciateur de la victoire proche contre un ennemi qui, cependant, manifeste sa présence par la menace de ses moyens aériens, laissant supposer que son attaque frontale se prépare de ce côté. Il y ajoute l'occupation de Saint-Nazaire le 10 juillet en tirant au hasard sur les civils, en blessant deux grièvement, en torpillant un pont. Les mouvements de troupes observés aussi bien à Grenoble que partout autour du Vercors ne laissent rien présager de la surprise du 21 juillet : attaque des Pas de l'Est par des unités de montagne, attaque à Corrençon, Valchevrière, arrivée d'une horde de sauvages tombés du ciel à Vassieux.

On prélève alors la section Lacombe sur le dispositif des Berneries pour tenter de reprendre le Pas des Chattons déjà franchi par l'ennemi. En vain : l'héroïsme de quelques hommes perchés au haut des falaises, notamment au Pas de l'Aiguille, ne suffit pas à contenir l'armée du général Pflaum qui, par le nombre, envahit les hauts plateaux, parvient à la vallée de la Vernaison et prend à revers le col du Rousset que le C. 11 évacue le 24 juillet.

La stratégie de l'ennemi consiste, non pas à se servir du Royans comme base de départ vers le Vercors accessible de ce côté par infiltrations dans les pentes boisées, mais à surprendre par une brutale audace. En franchissant les Pas de l'Est, en atterrissant à Vassieux, en établissant une jonction à La Chapelle, la ligne d'attaque avance d'est en ouest. La nasse est refermée par des cordons de troupes échelonnées de Beauvoir, Saint-Nazaire et le pied de Musan jusqu'au-delà d'Hostun. Là sont attendus les hommes en détresse qui tentent d'échapper à la chasse à l'homme organisée par l'ennemi. Le « nettoyage », selon le terme du communiqué de l'E.-M. allemand, se poursuit sauvagement. Depuis Larps jusqu'au Tubanet, dans les profondeurs des grands bois, des milliers d'hommes trouvent le salut. Certes, leur subsistance est aléatoire; la survie tient à quelques points d'eau que l'on n'atteint pas sans risque; le jeûne est inexorable pendant des jours. Les liaisons et le ravitaillement sont accomplis au prix de la vie d'agents capturés puis fusillés ou torturés.

Si l'on pouvait dresser quelque statistique, soyons assurés que la forêt de Lente, accueillant le reflux de la « nomadisation », a joué un rôle primordial par la protection qu'elle assurait, en sauvant du carnage le plus grand nombre des combattants qu'on a pu rassembler dès le 15 août, avec leurs armes, pour repartir vers la libération de Romans, Lyon, les Vosges, l'Alsace.

Pour mieux organiser la traque, les Allemands viennent occuper Saint-Jean et son canton. L'arrivée de leur convoi est signalée depuis Saint-Thomas. Marie-Thérèse Lara, méritant bien la Croix de Guerre dont elle est décorée, donne l'alerte diffusée par le café de l'Hôtel de Ville aux P.C. des Compagnies Civiles qui rejoignent la Compagnie Fayard. La sirène hurle l'alarme. Ne demeurent à Saint-Jean que les femmes, les enfants, les hommes âgés hors de cause aux yeux de l'envahisseur. Pourtant, et c'est un tableau à la fois classique et angoissant dans cette guerre, des otages sont alignés face au mur du perron de l'église. On reconnaît là le Docteur Guillat, le Curé Caillet et une vingtaine d'autres. Ils y sont maintenus une partie de la journée du 23 juillet, puis transportés en camions à Saint-Nazaire, d'où ils reviennent à pied, de nuit. Reliée directement par ligne spéciale au P.C. des Berneries, notre postière, témoin de ce qui se passe, le raconte aux responsables militaires et civils.

Le capitaine Rolland, venu des F.F.I. Drôme qui échappent au commandement de Huet dans le Vercors, de même que les maquis périphériques, se replient à l'Echarasson. La Compagnie Wapp (lieutenant Bourgogne) occupe les cols de Tourniol et des Limouches. La Compagnie F.T.P. William à Rochechinard conserve la liaison avec les unités qui quadrillent le secteur.

Alors que Fayard disperse sa formation de Frochet à l'Echarasson, les Allemands, eux, alignent leur front de bataille sur le coteau du cimetière depuis les Bruns jusqu'à Bedard, avec un armement bien fourni en mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, mortiers. En face, on oppose fusils, mitraillettes, révolvers et grenades. Déjà, la partie est inégale et seul le couvert des bois et taillis retient l'assaillant qui demeure là le temps que sonne l'hallali sur le plateau. Décision sage de Fayard consistant à attendre que l'ennemi s'engage plus avant pour établir le contact « malgré la pression pathétique émanant de certains qui, depuis longtemps, ne demandaient qu'à en découdre, faire le mort et ne pas révéler nos positions, sous la mitraille et les obus de mortier ». Que fut-il advenu ce 23 juillet si, sortant de leurs caches, les maquis avaient tenté de chasser l'occupant de Saint-Jean?

A travers les mailles du filet ainsi tendu, vont et viennent, passent et repassent les groupes en détresse. Ainsi, une douzaine de blessés assez valides pour quitter la Luire marquent une halte aux Berneries, franchissent les lignes allemandes, s'acheminent vers Musan, puis vers Eymeux. Des isolés, ou de petits groupes, errent à la recherche d'une voie échappatoire, ou seulement de vivres et d'eau.

Les anciens du C. 6 se replient en formation de combat depuis le col du Rousset, passent par Saint-Agnan, La Chapelle, Loscence, Lente, jusqu'aux gorges de la Lyonne. Une grotte sèche (que l'I.G.N. a baptisée depuis sur ses cartes Grotte des Maquisards) les y abrite. Le ravitaillement est fourni par la ferme d'E. Bouchet et les Traverses; l'armement est soigneusement mis à l'abri pour être récupéré deux semaines plus tard au Pas de l'Escalier et servir à la libération de Romans.

Des gorges de la Lyonne, la liaison s'établit avec le P.C. du commandant Thivollet reconstitué aux fermes de la Rochette. Thivollet, campé ici avec sa cavalerie et la superbe du militaire accompli toujours prêt au combat, trouve le moyen de faire front à un encerclement, de dégager son P.C. avec le minimum de pertes, et confirme à l'adversaire qu'il n'est pas seul maître du terrain. Le 11° Cuirassier y perd un lieutenant parti en patrouille à cheval et tué d'une balle au front. De témoignages certains, on ne sait que peu de choses sur ces journées de fin juillet - début août, car les témoins en sont les victimes découvertes plus tard. Des civils fusillés au hasard de rencontres avec des patrouilles allemandes : Maria Thomas, 62 ans, à Malatras, Max Vert, 20 ans, à Saint-Laurent. On veut croire encore de nos jours que les atrocités commises en forêt de Lente répondaient plus à une volonté déterminée de paniquer la population et les patriotes, qu'au simple assouvissement d'instincts cruels. Par quel aveuglement, par quel motif d'excitation des hommes ont-ils pu se conduire de la sorte ou opérer en complices soumis? Deux agriculteurs de Vassieux amenés là, au Mandement, probablement avec préméditation, pendus par les pieds dos à dos, la tête touchant le sol, agonisant en mordant le sol; à la Planotte, un fermier est abattu dans l'écurie où il travaille ; faner à l'Echarasson n'est pas un acte de guerre, et pourtant il en coûte la vie à trois innocents. Lorsque la Croix-Rouge a aménagé le cimetière provisoire de Lente, elle y a inhumé un de nos volontaires trouvé la tête sectionnée, un autre écartelé, des blessés achevés à coups de baïonnettes et de crosses.

A Bouvante-le-Haut, deux jeunes maçons italiens sont abattus dans leur tenue blanche sous les yeux des enfants Juge, réfugiés là. Un jeune ouvrier agricole venu là pour quelques travaux dans les fermes tombe aussi sous les balles de la soldatesque déchaînée.

Le secteur de la Sapine, de Larps, relié à Laval par un câble porteur de ravitaillement et de messages, la circonstance obligeant cette substitution au bois exploité, connaît une densité de population considérable. On y trouve des hommes repliés depuis Grenoble et les Hauts Plateaux. Le manque d'eau pose vite des problèmes. Les sorties pour en trouver présentent de sérieux dangers.

On sait que la Milice et ses maîtres nazis, après avoir incendié le château, abri de résistants, déployait à Saint-Nazaire une activité impitoyable, prononçant des jugements sommaires de maquisards arrêtés et rassemblés ici. Mireille Provence, espionne faite prisonnière au camp de La Chapelle puis, hélas, libérée avec d'autres prisonniers allemands le 21 juillet, condamne ou acquitte par son témoignage souvent fantaisiste. Des hommes venus, semble-t-il, de l'extrême est européen,enrôlés dans l'armée allemande, ceinturent la montagne et se livrent à des pillages et à des viols dans les villages et dans les fermes, en présence de témoins ligotés et horrifiés.

On lit, sous la plume d'un témoignage écrit en 1947 (Marchand, Pionnier du Vercors n° 9, année 1947) :

« Le 5 août au matin, les boches maudits quittaient notre village après l'avoir occupé pendant dix-sept jours durant (...). Saint-Nazaire n'était plus le riant village que je connaissais bien. Les maisons non bombardées avaient eu leurs portes enfoncées, les meubles avaient été saccagés, le linge, l'argenterie, la vaisselle, avaient été volés. J'ai traversé ces ruines et suis arrivé au château qui servait à la gestapo pour torturer les jeunes du maquis. Ce château était incendié. Dans une cave gisait un cadavre calciné qui avait eu auparavant les mains et un pied coupés. Dans le parc du château, à 100 mètres de là, était la fosse commune qui a 10 mètres de long, et où reposent exactement 26 victimes. Ces pauvres corps qui gisent là sont à peine recouverts, le sang recouvre la terre, et il y a des débris de cervelle un peu partout, sur lesquels tourbillonnent de grosses mouches bleues, les boches ont fouillé leurs victimes, leur ont volé bagues, montres, argent, etc.

« Quelques photos d'êtres chers n'intéressant pas les pillards ont été jetées autour de la fosse. Les corps avaient été jetés pêle-mêle, les bras et les jambes étaient croisés. Tous avaient la tête fracassée, méconnaissable (...). Onze corps furent en plus inhumés dans les champs. Ceux-ci avaient une tombe individuelle. Les boches, avant de les fusiller, avaient eu soin de leur faire creuser leur propre fosse. »

Afin de sauver des vies malgré la peur, bien des habitants acceptent, avec les risques que cela comporte, de passer quelques vivres, quelques messages. Ainsi le Fred, avec son flegme imperturbable, traverse-t-il sans cesse Saint-Nazaire avec sa camionnette au gazogène. D'autres, prudents, se réfugient dans l'abstention de toute forme d'activité. Repliés sur eux-mêmes, assurant la sauvegarde de leur famille et de leurs biens, ils se terrent et ignorent l'événement qu'ils redoutent. D'autres, mais y en eut-il seulement ? trouvent la sécurité en offrant à l'occupant le gage de leur bonne volonté.

Mais on retiendra surtout que, dans Saint-Jean et son canton, de nombreuses et modestes actions d'héroïsme échapperont à la mémoire des hommes de ce pays. Elles sont et demeurent tellement discrètes pour le plus grand mérite de leurs auteurs. S'il était possible de les recenser et de les répertorier, elles rempliraient des pages et des pages de cette relation des événements de cette époque.

Pour symbole de la gloire de notre Résistance en Royans, nous rappellerons un acte de bravoure dans sa simplicité : « Surpris dans un chemin creux par un groupe d'Allemands, Toniolo, les bras en l'air, poussé en avant sous la menace de mitraillettes, s'entend intimer l'ordre de conduire l'ennemi vers le camp. Il en approche assez pour être entendu et crier « 22, les boches » et tomber sous la rafale. Son copain Marcel avait été abattu dès le premier instant. » (Histoire du C. 6 - C. 11, Le Pionnier du Vercors n° 20).

Nous sommes alors au 6 août. La fin du cauchemar est proche, mais la Résistance n'est pas démantelée. Ressurgie des montagnes, la voilà engagée à la libération de Romans, anticipant sur l'arrivée de la 1^{re} D.F.L. débarquée à Toulon le 15 août. Romans libéré subit une violente contreattaque le 27 août. Les blindés allemands poussant jusqu'à Saint-Nazaire abattent deux héros : le capitaine Tournissa, alias Paquebot, et Victor Boiron. A la Maladière, pour couvrir le repli de ses hommes face à l'avance d'un engin blindé, Constant Berthet, notre ami Molaire, blessé une première fois, fait front encore, puis touché une seconde fois, tombe glorieusement en combattant : destin de celui de la première heure, privé in-extremis de la liesse de la libération et de la victoire auxquelles il a tant contribué.

Sommés de se rendre, des Allemands isolés tuent un gendarme et blesse un garde

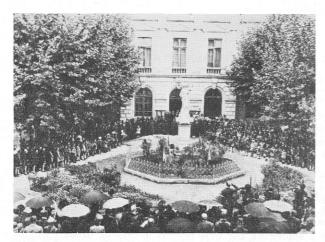
TLS SONT FINALEMENT CAPTURES
TRES DE SAINT-NAZAIRE-EN-BUYANS
PAR DES PATRIOTES

St-Nazaire-en-Royana, 6 septembre. —
Notre Vercora n'a pas encore asses souffort. Voilà que la région de St-Nazaire
est encore inquiète. Quelques groupes
isolés d'Aliemands y sont signalés depuis
quelques jours. Traqués à leur tour, les
boches, au lieu de se rendre, font encore du mal. C'est ainsi que mercredi,
le gendarme Bousset, de St-Jean, et le
garde-pêche Perrier, partis à la recherche d'an groupe, battaient les bois depuis minuit, sur la commune de BaintThomas, quand lis se trouvèrent, vors
7 h. 30, en présence des fuyards. Aux
sommations de se rendre, les Aliemands
répendirent par sés grenades, tuant
le gendarme, blossant le garde-pêche.

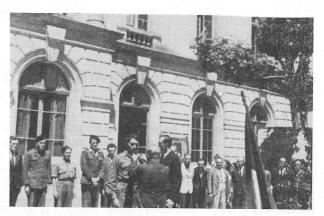
Les Allemande traversaient ensuite la Bourne et se cachèrent dans la campagne de St-Just-de-Claix où ils furent cornés à 11 heures, par des groupes de patriotes de St-Jean, de St-Nazaire et du Pont. Faits prisonnière ils ent été

ramenée à St-Jean-en-Royans.

COMMÉMORATIONS



Première commémoration du 8 mai à Saint-Jean en 1945.



Chavant remet le Chamois aux gars du C. 6. Le récipiendaire : Gorille. Alignés de gauche à droite : Popaul, La Brute, Jules, Double-mètre, La Gonfle, Raton, L'Insecte, Giroud...



Le même jour, hommage aux morts.



Chavant et Malossanne.

ÉPILOGUE

A l'heure où sont écrites ces lignes, l'opinion est sensibilisée par la guerre et son cortège sans fin de tortures, de massacres, de génocides. Avec les Français en Indochine, en Algérie, puis avec les peuples du Cambodge de Pol Pot, de l'Iran, du Liban, avec les tortionnaires d'Afrique Noire, d'Amérique Centrale, d'Argentine, ou du Chili de Pinochet, avec le Goulag et, plus proche de nous par la similitude, l'Afghanistan, se perpétue la furie bestiale des hommes.

Comparée à l'incommensurable souffrance de l'humanité par la guerre à travers les âges, depuis Alexandre, la Bérésina ou Verdun, celle du Royans et du Vercors durant ces quelques mois de 1943-1944 s'ajoute à une place certes modeste. Mais, il importe que les générations qui devront en connaître et en parler tout aussi bien que de tout le reste, retiennent que notre combat ne se justifiait ni par ambition, ni par esprit de conquête, ni par idéologie,

moins encore par intérêt. Notre engagement valait celui de tous les volontaires qui, à travers le monde, et à travers les temps, ont lutté pour toujours sauver le respect de l'Homme et sa Liberté, sans cesse menacés.

La sensibilité de l'opinion émoussée, soit par la fréquence et l'ampleur des malheurs qui frappent les peuples, soit parce que ceux-ci sont loin, soit parce que les événements qui les touchent sont loin dans le temps, puisse-telle être ravivée à l'idée que cela s'est tout de même passé chez nous, et que c'était presque hier. Nos propres pères en 1918 étaient bien persuadés que, grâce à leur sacrifice, « on ne verrait plus jamais ça ».

Eternels recommencements de l'Histoire! Hélas!

Gilbert François.

LISTE DES VOLONTAIRES TUÉS AU COMBAT OU FUSILLÉS



Originaires ou habitants du Royans

Mayniard Roger (Mickey), Reynouard André (Globule). 13 septembre 1943 à Vassieux. Premier accrochage du C. 6. Pédoya Humbert, Ordacière Jean, Canovas Alphonse. De la Compagnie Fayard. Fusillés à Die par le sinistre Francis André, dit Gueule Tordue, qui leur faisait longer le mur de la cour de la prison en leur tirant dans les jambes pour les faire sauter, avant de les abattre le 30 juillet.

Perrichon Jean. Hôpital Saint-Martin. Fusillé à Saint-Martin le 27 juillet.

Samuel Gaston. De la Compagnie Fayard. Tué au combat le 22 août à Alixan.

Samuel Roger. De la Compagnie Fayard. Fusillé à la Vacherie le 1er août.

Bouchet Hippolyte. Gendarme à Saint-Jean. Fusillé à Saint-Agnan le 25 juillet.

Rousset André. Gendarme à Saint-Jean. Tué à Saint-Thomas le 6 septembre par trois fuyards allemands isolés.

Berthet Constant, Fournier Joseph. Morts au combat le 27 août à la Maladière.

Uzel Louis. Compagnie Fayard. Fusillé à Beauvoir le 26 juillet.

Grimaud Henri. Lieutenant Compagnie Abel. Tué en combat à Vassieux le 21 juillet.

Guillet René. Compagnie Philippe. Mort au Pas de Berrièves-Grand Veymont le 23 juillet.

Gagnol Henri, Liéber Jean-Claude. Compagnie Fayard. Fusillés à Die le 31 juillet (voir plus haut).

Doucin André. Pharmacien à Saint-Nazaire. Fusillé à Vassieux le 23 avril par la Milice.

Albert-Brunel Marcel, Gauthier Jean, Giraud Albert Compagnie Fayard. Fusillés à la Charge le 31 juillet 1944.

Faure André, Faure René. Deux frères natifs de Rochechinard engagés à la Compagnie Philippe, tués au combat au Pas de

Volontaires venus d'ailleurs mourir dans le Royans

Dupouy Jean-Pierre. Intendance Fayard. Tué à Saint-Jean le 26 juin 1944.

Perrin Pierre, Demandier René, Barbier Raymond. Morts au Champ de Mars le 27 juin.

Alonso Emile. C. 11. Tué le 2 août au col de Lachau, vers la route de Bournette.

Balada Gaston. C. 10. Tué le 2 août au col de Lachau, vers la route de Bournette.

Boulay Marcel. C. 4. Tué le 2 août au col de Lachau, vers la route de Bournette.

Marinucci Victor. Compagnie Goderville. Tué au col de Lachau le 2 août.

Tournois Henri. C. 10. Corps retrouvé fin août, route de Bournette.

Laye Marcel. Section discipline. Tué le 29 juillet au col de Lachau.

Chastenet de Géry (Capitaine Roland). Tué le 1er août à la Fontaine de la Cabane des Bergers à Lente.

Gilbert (sans autre précision). Forêt de Lente fin juillet 1944.

Haess Edouard. C. 10. Tué à Pellandré le 30 juillet.

Jacquot (sans autre précision). Corps trouvé au Tubanet.

Jallifier Paul. Parc 11e Génie. Pendu par les pieds dos à dos avec Lesche en août 1944 au Port de la Chaume, Lente.

Belle Gabriel. Fusillé à Lente, inhumé à Autrans.

Roger André. Compagnie Rolland. Abattu à Bouvante le 31 juillet.

Reymond René. Groupe Vallier. Abattu à la ferme de la Sapine, Lente.

Perriolat Maurice. Thivollet. Tué le 31 juillet au col de la Bataille.

Le Goff Lucien. Thivollet. Tué au col de la Rama le 2 août. Issartel Adolphe. C. 11. Tué au col de la Rama le 3 août.

Damien Jean-Paul. C. 11. Abattu aux Petits Goulets le 25 juillet.

Lebecq Georges. Thivollet. Fusillé près d'une ferme à Bouvante-le-Haut, le 3 août.

Legrand Henri. Compagnie Bagnaud. Tué le 30 juillet en forêt de Lente (Larps).

Marcel Albert, Toniolo Jean. C. 11. Abattus le 1er août à La Rochette.

Vert Alexis. Compagnie Bagnaud. Tué le 30 juillet à Larps.

Boiron Victor, Tournissa Jean (Capitaine Paquebot). Morts au combat le 27 août à Saint-Nazaire.

Roussin Yves. Mort à Fond-d'Urle le 20 juillet.

Porcheddu Jean. Mort à Fond-d'Urle.

Humeau Roger. C. 10. Tué à Fond-d'Urle le 1er août (en mission).

Berdouille Raoul. Hardy. Tué à Fond-d'Urle le 1er août (en mission).

LISTE DES VICTIMES CIVILES ORIGINAIRES OU HABITANT LE CANTON



Brun Marcel, 12 ans; Calvi Georgette, 11 ans; Magnat Léa, 67 ans; Rouget Maria, 63 ans; Thiot Nicole, 1 an; Traffort Etiennette, 39 ans; Eyraud Simone, 30 ans; Dr Lipschits, 57 ans; Traffort William, 36 ans; Blain Valéry, 70 ans. Bombardement du 29 juin à Saint-Jean.

Berger Ange, 61 ans; Denis Marie-Louise, 78 ans. Bombardement du 29 juin à Saint-Nazaire.

Durand Denise, épouse Idelon, 29 ans. Bombardement du 14 juillet à Bouvante.

Rizon François, 40 ans. Tué à l'attaque S.S. à Vassieux le 21 juillet.

Bergeret Adrien, 28 ans ; Borel Fernand, 44 ans ; Ruchon Aimé, 34 ans. Fusillés à l'Echarasson le 29 juillet.

Girard Philomène, 60 ans. Tuée en forêt de Lente le 20 juillet.

Calvi Joseph, 30 ans; Calvi Bruno, 31 ans. Abattus le 30 juillet à Bouvante-le-Haut.

Rome Fernand, 37 ans. Originaire de Saint-Nazaire, fusillé à La Chapelle le 25 juillet.

Lesche Elie, 32 ans. Pendu par les pieds au Mandement avec Jallifier (voir liste précédente).

Laplace Marie, 62 ans. Abattue par une patrouille allemande en forêt de Lente le 30 juillet.

Lebeck Georges. Fusillé vers la ferme Grenier à Lente.

Cheval Laurent, 30 ans, d'Echevis. Trouvé troué de balles à Echevis.

Testoud Paulette, Tézier Henriette. Tuées au bombardement de Valence le 15 août.

Allard Albert. Assassiné Cours Berriat à Grenoble.

MORT EN DÉPORTATION



Martinet Gaston. Arrêté le 27 juillet à « l'heure du laitier » à son domicile qu'il avait rejoint dans la soirée du 26 par des chemins détournés en campagne, accompagné de Marius Allégret.

DÉPORTÉS



Déportés, rescapés du camp de Vesermunde (région de Brême) après avoir transité au départ par la « Cour Martiale » de Saint-Nazaire :

Marius Allégret, agent de liaison de Constant Berthet, Roger Thomas, Viossat, Revol, Allemand, Defond, Moro Renaud.

FUSILLÉS A SAINT-NAZAIRE



AUX DATES PRÉSUMÉES :

25 juillet : Kimpe Marcel (Toutoune), Compagnie du Trièves.

26 juillet : Béguin Jean, Paire Henri, Charavin Laurent, Compagnie Roland ; Berruyer Jean, Compagnie Fayard.

27 juillet : Gillia Dominique, Compagnie Hardy.28 juillet : Oddon Henri, Rey Gaston, C. 11.

Fin juillet : Bourg Louis, Serre Firmin, Civils.

1er août : Triboulet Albert, Orand Henri, Michat François, Compagnie Abel.

2 août : Olivier Fernand, 2e Bureau.

3 août : Knapp Eugène, Lieb Michel, Compagnie Abel ; Teyssère Abel, Thivollet.

10 et 11 août (1): Torri Mario, Didier Léon, C. 4; Barthélemy Marcel, Grillère René, Compagnie Roland; Comte-Bellot Marcel, 6° B.C.A. (2); Vérilhac Lucien, Guérimand René, C. 6 (?); Mounier Gabriel, Amadéo Louis, Compagnie Chabal; Bussonne René, Didier Louis, Dubarry Jacques, Fornoni Georges, Compagnie Abel;

Geymond Louis, Compagnie Brissac.

⁽¹⁾ Aux dates des 10 et 11 août ont été constatées les inhumations après reconnaissance des corps relevés du charnier, et sans que l'on puisse situer exactement la date du décès, ni toujours identifier la victime. Les dates présumées et les affectations sont celles annotées aux archives de l'Association.

⁽²⁾ Reconnu par sa mère grâce à une photo comportant un mot d'adieu au verso daté du 2 août, trouvée dans sa chaussette.

BIBLIOGRAPHIE



Le Pionnier du Vercors - Première série, 1947.

Le Pionnier du Vercors - Nouvelle série, 1972 - Histoire du C. 6.

Vercors, Premier Maquis de France - Lieutenant Stéphen.

Combat pour le Vercors et pour la Liberté - Général de Lassus de Saint-Genies et Pierre de Saint-Prix.

Vercors, Citadelle de la Liberté - Paul Dreyfus.



DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES



Les Pionniers et Volontaires de la Section de Saint-Jean.

Mémoires dactylographiés d'Aimé Pupin.

Notes dactylographiées de Benjamin Malossanne.

Notes manuscrites de Fayard.

Notes manuscrites de Brunet.

Notes manuscrites d'Yvonne Berthet.

Archives de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors.

*

N.B.: Les listes des victimes que le lecteur pourra compulser ne sont peut-être pas complètes et l'auteur demande qu'on veuille bien l'excuser des omissions et des inexactitudes, involontaires bien sûr.

Cette publication a surtout pour objet de mieux situer géographiquement les lieux et lieux dits et, chronologiquement, les événements dramatiques vécus par la population du Royans.

Pareil martyrologe ajoute au récit un impact qui localise et concrétise bien, semble-t-il, cette douloureuse page de l'Histoire de Saint-Jean et de son canton.



Tableau de Turner exposé en Mairie de Saint-Jean.

